

# **Le naufrage du Knebworth**

## **La Gazette de Biarritz -- 27 Janvier 1930**

Depuis vendredi les Biarrots avaient pu remarquer un vapeur ancré devant la Grande Plage. A plusieurs reprises, la sirène avait retenti et notre pilote faisait la navette entre le bateau et le Port des Pêcheurs.

Le vapeur avait pris hier la route de la Barre ; parvenu en face de l'embouchure de l'Adour, le pilote major M. Goalard fut prévenu du désir du capitaine du bord d'entrer dans le fleuve. M. Goalard ne donna pas l'autorisation, l'état de la mer rendant toute entrée impraticable. Force fut donc au Knebworth, vapeur charbonnier du port de Blyth (Angleterre) de rebrousser chemin et de s'ancrer à nouveau en face de Biarritz.

Notre pilote revint à bord. Le capitaine lui demanda le service d'aller chercher son courrier ; il accepta de bonne grâce mais avant de repartir il lui donna le conseil de ne pas demeurer trop longtemps dans la même position et de prendre prudemment le large. En effet, les nuages noirs s'amoncelaient à l'horizon et la houle se levait.

Le pilote n'apporta pas le courrier demandé et pour cause.

La tempête s'était levée soudain vers 8 heures ; un vent augmentant de minute en minute de puissance soufflait sur la côte.

Une pluie diluvienne tombait et l'Océan en peu de temps était sillonné de lames énormes qui balayaient notre côte dans un fantastique fracas. C'était l'affreuse tempête qui s'abat quelquefois dans notre région, offrant le spectacle le plus beau qui soit au monde.

## **Le naufrage**

Mais ce spectacle, pour une fois, depuis bien longtemps allait devenir tragique.

Sous la violence du vent et sous le terrible choc des lames devenant d'instant en instant plus fortes, le vapeur commença de tanguer dangereusement, d'osciller et sous l'incessante poussée le bâtiment chassait bientôt sur ses ancres.

L'équipage n'en était plus maître et c'était alors le naufrage inévitable survenant dans toute son horreur par une nuit noire, un temps épouvantable et une mer démontée.

Pour comble de malheur, la sirène ne fonctionnait plus. D'autres signaux de détresse furent alors employés et ceux qui demeurent au bord de la côte aperçurent alors au milieu de l'océan en furie un bâtiment embrasé. C'étaient des feux de bengale qui rendaient encore le spectacle davantage effrayant. Et des fusées partaient bientôt du vapeur naufragé dont l'une passa au-dessus du Miramar. Il était 21 heures.

## **L'alerte**

Les pêcheurs de Biarritz et le gardien du phare, les premiers avertis, donnaient alors l'alarme et tous ceux qui avaient connaissance de la triste nouvelle se portaient rapidement vers la côte et les hauteurs du phare.

La tempête, comme par défi, redoublait de violence et la situation au bord de la Grande Plage et sur les falaises devenait intenable. Elle devenait encore plus critique pour les naufragés. Le vapeur se rapprochait de la côte déviant vers les rochers du Phare. Et fatalement le bâtiment touchant bientôt le sable ou les rochers, s'échoua avec un bruit sinistre.

Plus tard, on s'aperçut que le vapeur, faisant sur sa quille une terrible pression, craquait et se coupait en deux. La partie avant était alors couchée par les lames et le reste du bâtiment était pressé contre le rocher « la Frégate », où finalement il demeurait.

L'équipage se trouvait sur cette partie du vapeur, sauf un marin, demeuré un moment sur la partie avant et qui disparut dans les flots.

L'alarme, avons-nous dit, avait été donnée et tous les services de la ville en mesure d'aider au sauvetage arrivaient bientôt sur le plateau du Phare. Dans le même temps les autorités de Biarritz et de la région étaient avisées.

## **Sur les lieux**

Qu'y avait-il à faire en l'occurrence ? Il était totalement impossible, évidemment, de tenter quelque chose par l'océan. Des projecteurs installés à Miramar éclairèrent en plein le vapeur et marins et sauveteurs purent se faire utilement des signaux.

On ne put rien faire d'efficace jusqu'à minuit et on ne doutait point que le sauvetage serait des plus pénibles. Lorsque tout le matériel et les services de secours parvinrent sur le plateau du Phare, le premier travail commença. On ne pouvait faire autre chose que de relier le bateau naufragé à la côte.

Cette manœuvre dura toute la nuit et ce n'est qu'aux premières heures de la matinée qu'elle se terminait. Mais, un accident allait encore compliquer la situation et augmenter l'angoisse des naufragés. Au moment où le sac de toile servant à transporter ces derniers était parvenu à une vingtaine de mètres de la falaise, une corde se rompa et le sac tombait sur les rochers. Tout était à recommencer.

Là-bas, sur le vapeur, l'équipage attendait néanmoins sans impatience et sans crainte. La mer baissait encore une heure. Cependant de formidables vagues se ruaient à l'assaut du vapeur et de temps en temps, des gerbes d'eau venaient mouiller les naufragés.

## **Le sauvetage**

Avec une fébrile activité, on se remit au travail. Un nouveau câble fut hâlé, passé dans la poulie et amarré au filin de va-et-vient. Cent volontaires, parmi lesquels le général Jeanpierre se faisait remarquer par sa diligence, tirèrent sur la corde rude.

Mètre par mètre, aussi vite que l'on put – mais si lentement sans doute pour ceux qui attendaient, là-bas – le gros câble fut enfin amené jusqu'au navire naufragé et solidement amarré. La navette était rétablie. Un homme fut hissé dans la bouée-culotte, un homme qui avait le courage d'essayer, le premier, au péril de sa vie, le frêle engin de sauvetage.

Hé oui, frêle, si l'on songe à la portée du cordage : trois cents mètres environ. Trois cents mètres de câble lourd, ballotté par les flots qui de minute en minute devenaient plus menaçants.

Les yeux fixés avec angoisse sur la passerelle de l'épave où s'étaient réfugiés en grappe les rescapés, on attendait le signal.

Enfin, un bras se leva. L'homme était prêt à affronter la mort. Un coup de sifflet et la manœuvre de halage commença. Empaqueté dans sa ceinture de sauvetage, engoncé dans la bouée-culotte, les deux jambes ballantes au dessus du remous d'écume, le malheureux se balançait doucement, suspendu au câble. Soudain, une angoisse nouvelle étreignait le cœur des sauveteurs : l'homme avait disparu derrière la Roche-Longue.

Raidissez ! hurla une voix. Trente hommes sautèrent sur le palan de commande du gros câble. Sous leurs efforts, les trois cents mètres de corde ont un peu rectifié leur courbe. Le rescapé reparaisait et bientôt on le voyait prendre pied sur la roche.

Première étape. Le malheureux courait sur la table du rocher. Bientôt, il arrivait à l'autre bord qu'il repoussait des deux pieds pour se jeter en avant et avoir ainsi un mètre de moins à disputer à la mort. Hélas ! De nouveau son poids rabaissait le câble vers l'eau furieuse et par trois fois des lames énormes tentèrent de ravir aux sauveteurs la proie qu'elles convoitaient. Quelques mètres, quelques secondes – des siècles ! – et les deux pieds du vaillant marin, battant l'air prenaient enfin contact avec la terre ferme.

## **Sauvé !**

Une longue clameur monta au-dessus des flots. C'étaient les autres, ses compagnons, qui rugissaient là-bas, leur joie et leur espoir.

En hâte, on débarrassa l'homme, on le tira de la bouée et celle-ci fut de nouveau hâlée vers l'épave.

Soutenu par dix bras vigoureux le jeune matelot fut dirigé vers une auto. En phrases hachées, le souffle court, il déclarait qu'il avait voulu risquer sa vie pour les autres parce que son frère avait été perdu dans la nuit.... Raison de marin !... Race admirable !

Le second que la bouée ramena sur la terre ferme, était un petit vieux bonhomme à la face tannée, aux yeux roux. Le troisième, un vieux également, avait soigneusement emporté avec lui son pardessus et son chapeau de feutre noir. Plus fatigué que ses compagnons sans doute, il fallut le porter presque jusqu'à la voiture. Un quatrième le suivit assez rapidement. Le système de navette s'accélérait au fur et à mesure que l'heure avançait. On avait la sensation sur le plateau du phare, qu'il fallait faire vite pour empêcher la mer montante de devenir de nouveau dangereuse.

A midi, le cinquième rescapé montait dans l'auto qui l'amenait à l'hôtel Régina où des lits les attendaient et où tout avait été préparé pour secourir et soigner même les naufragés.

A une heure, huit hommes étaient sauvés, après que le câble se fut rompu à deux reprises. Ainsi donc, en une heure, cinq hommes, sur les vingt-deux ou vingt-trois, de l'équipage avaient été sauvés. Si tout va bien – et tout le monde le désire avec tant d'ardeur angoissée ! – il faut malgré tout compter encore trois heures et demie au moins pour sauver tous les malheureux qui se morfondent, là-bas, sur leur épave, de l'autre côté du Rocher de la Frégate.

Une foule innombrable était accourue de toutes parts et maintenue par les gendarmes de Biarritz et de Bayonne, regardait angoissée les opérations de sauvetage. Comme toujours en pareille circonstance, les volontaires ne manquèrent pas et furent, on peut le dire, forts utiles.

Adressons surtout de chaleureuses félicitations à nos pêcheurs qui ne ménagèrent ni leur temps ni leur peine : MM Paul Henry, Mimiague, Geys, Joncqua, Tauzin Emile, Tauzin Paul, Million, Dupé, Oronatz, Michel Chibeau, Suhas, Lassalle.

Le service des pompiers de Biarritz était sur les lieux dès la première heure, sous la conduite du capitaine L'Hermenault, ainsi que le service de l'ambulancière de la maison de secours, qui demeurèrent toute la nuit. Signalons le geste de M. Curveur, directeur de l'Hôtel Régina, qui dès hier soir mit une partie de son personnel et des chambres à la disposition des sauveteurs et des naufragés. Il avait également fait assurer par le va-et-vient, un ravitaillement en vivres : boissons et réconfortants. Il assura également la subsistance des vaillants douaniers qui n'ont pas quitté leur poste un instant.

Cent hommes du 18<sup>e</sup> d'infanterie ont été appelés sur les lieux par le général Jeanpierre. Le canot de sauvetage de Saint-Jean-de-Luz, venu sur le lieu du sinistre a dû faire demi-tour, par suite de l'état de la mer et à cause des rochers.

## **La Gazette de Biarritz - 29 janvier 1930**

### **Hier après-midi**

Aux derniers instants de notre tirage, hier, des premières éditions de la « Gazette », nous annonçons que les travaux de sauvetage se poursuivaient de manière satisfaisante et l'on pensait alors que l'équipage entier aurait pu être tiré à terre vers cinq heures du soir environ.

Malheureusement un accident survenu en cours de manœuvre tandis qu'on ramenait à terre le huitième rescapé, devait suspendre pendant de longues heures les opérations de la navette.

Tandis que l'homme était suspendu au-dessus des flots, le filin du va-et-vient se trouva coincé. Force fut de le couper. On put néanmoins tirer à terre le malheureux qui s'épuisait en signaux désespérés.

En hâte, les douaniers et les marins préparent une fusée. Un nouveau filin est déposé en méandres sur le plateau du phare.

Successivement, à 14 h 30, à 14 h 45, à 15 heures, à 15 h 30, à 16 heures, puis à 16 h 15, six fusées porte-amarre sont lancées. Mais le vent, qui souffle avec violence et qui, par surcroît, change à chaque minute, rend les opérations de pointage presque impossibles.

Un courageux volontaire, un Espagnol, plâtrier à Chassin, ancien gymnasiarque de profession, s'offre à porter lui-même à bord un filin.

- Qu'on me descende, dit-il, dans la bouée en soutenant à l'aide d'anneaux le filin tout le long du câble pour me soulager de son poids et je me fais fort de parvenir au but.

On étudie, dans la fièvre, la généreuse proposition, mais, en raison de l'immense danger que courrait le vaillant sauveteur, on ne croit pas devoir tenter cette périlleuse expérience.

Enfin, du petit plateau qui se trouve en contrebas accroché au flanc du Phare, on entend pour la septième fois la détonation puis le sifflement de la fusée salvatrice.

Suivie de son panache de fumée elle décrit dans l'air une courbe sinueuse et...

- Hurrah !....

Un long cri de joie jaillit de la foule massée sur la côte. Le filin s'est heureusement engagé sur l'épave entre la cheminée et la passerelle. Il est 16 h 40.

Tout aussitôt, la manœuvre reprend, tandis qu'à l'horizon le ciel commence à se plomber de façon menaçante. La nuit vient lentement...

Il faut se hâter, « ils » sont encore quinze là-bas qui veulent vivre !

### **L'émotion dans la foule**

Hier, toute l'après-midi, une foule considérable s'est rendue sur le plateau du phare, où un service d'ordre avait été organisé, tandis que d'autres curieux, suivant la digue sur laquelle se brisait la mer en grosses vagues écumeuses et chargées de débris de toutes sortes, allaient de la grande plage jusqu'à celle de Miramar.

D'autres encore étaient massés sur le bord de la place Bellevue.

Les opérations de sauvetage se sont poursuivies, toujours difficiles à cause de l'état de la mer et du vent.

Un peu au large un petit vapeur croisait fortement secoué par les lames.

Ainsi que nous l'avons dit, l'émotion est grande à Biarritz et jusqu'à Bayonne où l'on commente l'événement. D'ailleurs, beaucoup de Bayonnais sont venus à Biarritz pour voir les malheureuses épaves et les hommes qui restent au pied de la cheminée, tandis que les lames déferlent presque sur le pont.

La partie arrière, un peu plus loin, est couchée sur le côté et à une certaine distance, on peut la prendre pour un autre rocher.

On s'est demandé comment le « Knebworth » n'avait pas pu franchir la Barre de l'Adour, depuis deux ou trois jours, alors que d'autres bâtiments étaient entrés ou sortis. La Barre fut accessible, en effet, ces derniers jours mais le « Knebworth » avait une trop forte cargaison pour pouvoir effectuer cette opération, la marée n'étant pas assez forte. Elle l'était hier, mais c'est l'état de la mer cette fois qui rendait dangereuse l'entrée du navire. Le commandant Goalard dut lui refuser cette entrée.

C'est alors que le navire continua de croiser devant Biarritz. Il eut, sans doute, mieux valu pour lui de se réfugier derrière la digue de Saint-Jean-de-Luz.

## **Dans la soirée**

Dès que la navette fut de nouveau assurée et que chacun des sauveteurs eut repris sa place, les deux mains agrippées fébrilement au filin de va-et-vient, on bourra de vivres et de boissons chaudes la bouée-culotte.

Un coup de sifflet retentit. Les marins tirèrent sur le chanvre, la bouée descendit doucement. Pendant toute la première partie du trajet, les choses allèrent normalement, mais alors que la bouée était parvenue au-dessus du rocher de la Frégate, les deux branches du filin de navette s'entremêlèrent et il fut, une fois de plus, impossible de faire avancer ni reculer d'un pouce la poulie de suspension.

Cependant, à l'horizon la grisaille qui avait monté et envahissait peu à peu le ciel, était devenue plus épaisse. Bientôt, ce fut la nuit presque complète.

A force de patience, de sage obstination, les sauveteurs parvinrent enfin à dégager la bouée mobile, mais il leur fut impossible de la hâler vers le « Knebworth ». Ils durent se résigner à la tirer de nouveau à terre.

A dix-neuf heures, la nuit était noire. De l'hôtel Miramar deux projecteurs étaient braqués sur l'épave mais leurs faisceaux étaient encore insuffisants pour permettre de poursuivre utilement la manœuvre. Signalons, à propos des projecteurs de Miramar qui avaient déjà fonctionné toute la nuit précédente, que M. Delahalle, le sympathique directeur de ce palace, avait préparé des chambres, des vivres et des secours, de toute nature pour accueillir les naufragés du « Knebworth ».

A la lueur de phares d'autos, un groupe électrogène fut installé sur le plateau du phare et les feux d'un projecteur puissant furent braqués sur le centre de l'épave.

A l'aide de signaux à bras, les naufragés firent savoir qu'ils pensaient pouvoir tenir sur leur épave et qu'il serait peut-être préférable, si le temps se maintenait au beau, de ne plus tenter de nouveau sauvetage dans la soirée.

L'activité des sauveteurs ne se ralentissait pas, toutefois, sur le terre-plein. Bientôt on réussissait à faire manœuvrer de nouveau le filin de va-et-vient et la bouée pleine de vivres put, hâlée avec des précautions infinies, être amenée jusqu'à la passerelle du navire échoué.

Une fois encore, les signaux indiquèrent que tout allait aussi bien que possible (!) à bord et que les rescapés pourraient très facilement y passer la nuit.

Ce cri, ce matin, se répandit vers sept heures et demie, dans Biarritz comme une trainée de poudre : « Ils sont sauvés ! » Il n'était pas besoin de préciser davantage. Tout le monde sut qu'il s'agissait des naufragés restés sur l'épave du Knebworth. Et ce fut un soupir de soulagement général.

Toute une partie de la nuit, une foule dense était restée aux environs du lieu du sinistre, puis des curieux se raréfièrent de plus en plus puisqu'aucun nouveau sauvetage ne pouvait être pratiquement tenté et qu'il fallait se contenter de ravitailler l'équipage en péril.

Mais dès la première heure de la matinée, alors qu'il ne faisait pas complètement jour encore, on vit tout le long de la Grande Plage à la plage de Bernain et à la limite de la place Bellevue, les curieux revenir en grand nombre.

Or, vers sept heures, on vit arriver de la direction de Saint-Jean-de-Luz, sous un panache de fumée, un bateau pêcheur de ce port. On sut, plus tard, que c'était le Martote, patron François Corquet, de ce port. A toute vapeur, il se dirigea vers l'épave.

C'était le secours attendu et plus facile cette fois, bien que de fortes lames se brisassent encore sur les rochers, parce que la mer avait baissé et qu'elle était tout de même plus calme.

Une embarcation se détacha du Martote et nagea vers le Knebworth. Pendant ce temps le bateau de pêche, par une manœuvre qui n'alla sans doute pas sans difficulté, mais qu'il fit habilement, se rapprocha de l'épave, puis s'en éloigna un peu, puis s'en rapprocha à nouveau.

Tout le monde suivait avec anxiété, oppressé, cette opération qui fut d'ailleurs rapidement menée. Bientôt le bateau luzien se remit en route vers le sud-ouest. Il avait à son bord les derniers naufragés.

« Il va les débarquer au Port-Vieux ! cria-ton dans la foule, place Bellevue. Alors, ce fut la ruée vers le tunnel et le rocher de la Vierge.

Entre temps, cinq autres navires de pêche à vapeur étaient arrivés, comme à la file, de Saint-Jean-de-Luz. Et lorsque le Martote reprit sa route, ils lui firent cortège alors qu'à l'horizon, vers le nord, un autre vapeur apparaissait, celui de la Chambre de commerce de Bayonne, a-t-on dit.

Mais le Martote n'alla pas devant le Port-Vieux. Peut-être l'aspect de la foule qu'on voyait du bord, conseilla-t-il au patron Corquet de mener ceux qu'il venait de sauver jusqu'à Saint-Jean-de-Luz. Notre voisine a accompli très heureusement son sauvetage et il faut féliciter hautement tous ceux qui y ont pris part. On sait que, déjà, la veille, on avait tenté, de Saint-Jean-de-Luz, de tirer les naufragés de leur dangereuse position.

## **Pour les naufragés**

Mme Tillier, membre de la Société de Sauvetage de Paris, actuellement en villégiature à Biarritz, Hôtel Biarritz-Salins, a remis hier, pour l'équipage du Knebworth, une somme de 2 000 fr. à la directrice de Biarritz-Salins, Mlle Borda, qui les a transmis aussitôt à la mairie de Biarritz.

Nous sommes heureux de signaler ce geste généreux qui sera certainement suivi, selon leurs moyens, par tous ceux qui ont vécu hier des heures si angoissantes.

M. le directeur du Bon Marché, de son côté, a remis à l'hôtel de ville des chemises, gilets de peau, chaussettes pour les marins.

M. Duchon, de la Belle Jardinière, à Bayonne, a fait également parvenir aux naufragés un gros paquet de vêtements.

## **La Gazette de Biarritz – 30 Janvier 1930**

## Hier, à Saint-Jean-de-Luz

La nouvelle du naufrage du Knebworth fut rapidement connue à Saint-Jean-de-Luz. Le canot de sauvetage de Socoa fut alerté, mais ne put s'approcher du bateau. La marine demanda alors à M. Pascal Elissalt l'aide d'un chalutier. Prévenu à 2 heures et demie, le chalutier « Bobby », patron Laborda, avec son équipage habituel, prit immédiatement la mer. Son armateur, M. Pascal Elissalt, accompagné de M. Barère et de M. Jean-Pierre Letamendia, tint à se joindre à ses marins.

Nous avons pu voir M. Elissalt vers 6 heures et demie alors qu'il revenait de Socoa où il avait dû débarquer, la marée ne permettant pas au « Bobby » de franchir l'entrée de La Nivelle. M. Elissalt nous dit qu'il était impossible de s'approcher du bateau naufragé, sa situation dans les brisants rendant l'approche impossible. Il semble bien que tout secours ne peut venir actuellement que de terre et que l'équipage ne peut être sauvé que par les mêmes moyens qui ont permis le sauvetage des premiers marins.

Il est vraiment malheureux que le Knebworth n'ait pas, comme tant d'autres, profité de l'abri que pouvait lui offrir la rade de Saint-Jean-de-Luz où il aurait pu attendre en toute sécurité l'ouverture de la Barre de l'Adour.

La nouvelle de la venue à Saint-Jean-de-Luz des naufragés du Knebworth s'était répandue dans la ville comme une trainée de poudre et y avait aussitôt suscité un intérêt considérable. Rien d'étonnant à cela, Saint-Jean-de-Luz est surtout une ville de pêcheurs et tout ce qui touche à ces derniers – qu'ils soient français ou étrangers – ne peut que les intéresser.

On savait déjà dans la ville qu'on n'avait pu parvenir à sauver les quinze passagers restant encore à bord à 1 heure de l'après-midi, et que ces derniers avaient donc été contraints de passer une seconde nuit sur l'épave.

Il n'en fallait pas davantage pour attirer au bord de la côte et au port une foule considérable. Certains allaient être déçus. La marée basse ne permit pas au vapeur la Martote, patron François Tournaquau, dit Corquet, à MM. Lafargue et Latuille de Biarritz, d'accoster au port. C'est donc à Socoa que se fit le débarquement des quatorze naufragés et de leur capitaine.

Un omnibus est là qui les attend et va les conduire très rapidement à l'hôtel d'Angleterre. Les hommes s'y engouffrent, suivis par leur capitaine qui, tout souriant, lance un vibrant Good Day !

Nous les suivons jusqu'à l'hôtel où stationnent déjà d'innombrables curieux rapidement renseignés.

Paul-Henry, dit Pintiaire, qui est naturellement avec eux nous mène dans une salle où, autour d'une grande table, sont déjà assis les braves marins britanniques. Le capitaine est installé au premier étage de l'hôtel dont le directeur, M. Fabre, est à remercier pour les bons soins qu'il fit prodiguer à tous les naufragés.

On sert à ces derniers du vin chaud, non sans leur avoir demandé auparavant s'ils désiraient plutôt du whisky, « Non, pas maintenant ! » répondirent-ils en chœur. Ils préférèrent, en effet, une boisson bouillante qui réchauffe un peu leur pauvre corps transi.

Pourtant, aucun ne se plaint. La satisfaction d'être enfin sain et sauf sur la terre ferme suffit à leur faire oublier les heures misérables qu'ils viennent d'endurer. On lit sur chaque visage néanmoins terriblement fatigué une réelle satisfaction.

Les cheveux sont en désordre, la barbe très apparente ; les pauvres vêtements sont souillés, déchirés et surtout trempés. Tous paraissent aimables et fort sympathiques.

- Vous avez dû beaucoup souffrir ? faisons-nous remarquer à l'un d'eux, un grand diable aux cheveux étonnants noirs pour un sujet britannique.

- Non, pas tellement, répond-il avec un flegme qui, celui-là, marque bien la race, quelques vagues nous ont mouillés. L'océan était plus tranquille dans l'après-midi d'hier et nous étions heureux que huit de nos compagnons soient sauvés. Nous nous sommes aperçus qu'on ne pouvait rien faire d'utile pour nous amener sur la terre ferme. Alors, nous en avons pris notre parti et avons demandé qu'on nous envoie seulement des vivres et que nous ne craignons rien pour la nuit. La manœuvre était difficile mais nous avons pu tout de même recevoir des provisions ».

Mon brave interlocuteur ne peut continuer car on appelle pour le bain et vivement il se précipite vers la cabine ; et chacun avec un plaisir non dissimulé trempera dans l'eau tiède sa pauvre « carcasse » épuisée.

- La nuit a dû vous sembler longue ? demandons-nous à un autre dont la tête est entourée d'une serviette, cachant une blessure heureusement fort légère. Ma question semble l'étonner :

- Mais pas du tout, nous avons dormi presque toute la nuit et ce matin nous dormions encore lorsqu'on est nous chercher.... ».

Les docteurs Reboul et Blazy nous interrompent. Il faut s'assurer, en effet, s'il y a des malades. Fort heureusement il n'y en a pas mais il s'agit d'être prudent.

Les quatorze hommes vont être conduits à l'annexe de l'hôtel où ils prendront un sommeil réparateur. Après quoi, un solide repas les mettra parfaitement d'aplomb.

Le capitaine du vapeur échoué, J. Sehefald, est demeuré dans sa chambre. On sent qu'il est préoccupé. On le serait à moins. Néanmoins, il nous donnera très aimablement quelques noms de ses hommes que nous avons transcrits. Les premiers sauvés sont : William Tait, Henry Coutts, N. Alexander, Norman Wreight, Ralph Birhson, Thomas Blacbone, Basley Hausen, Wallar. Parmi ceux qui furent sauvés ce matin : A. Sidguard, G. Greig, T. Goman, R. Barlenson, C. Tivelddle, N. Espie, G. Walton, C. Sayers, Blackburn.

Nous laissons en repos les courageux marins et allons nous retirer lorsqu'au même moment arrivent à l'hôtel MM. Mineur, préfet, Anthelme, sous-préfet, Hiribarren, maire de Saint-Jean-de-Luz, le commissaire de police, le commandant de gendarmerie, M. Schoedelin, consul d'Angleterre.

Ils rendront tout d'abord visite au capitaine, puis à ses hommes, prodiguant à chacun d'encourageantes paroles, puis se réunirent pour causer dans le grand salon de l'hôtel.

Rassuré sur le sort de chacun des naufragés nous prenons rapidement la route de Biarritz où l'émotion ne s'est pas encore calmée.

Pierre-André

---

## Quelques petits potins

Au grand café Machin, nous rencontrons les inévitables « techniciens », ces juges sans appel, dont l'expérience, affirmée à grands coups de poings sur le marbre des tables, peut seule donner une idée de l'infini : un trou sans fond, quoi !

- Moi, dit le plus jeune, un gamin d'une soixantaine d'années, je n'ai pas cessé de le répéter, c'est à la rame qu'il fallait aller les chercher...
- Tais-toi, interrompt le doyen, de mon temps, nous y serions tous allés, et pas à la rame... mais à la nage, tu m'entends, à la nage !

Et sa dextre véhémement fait voler en éclats une très inoffensive tasse à café.

---

Au cours des opérations de sauvetage, quelques-uns ont été admirables de dévouement, entre autres tous les pilotes et les marins du Port des Pêcheurs et aussi les douaniers de Biarritz à qui nous ne saurions adresser trop de félicitations.

Un autre sujet d'admiration (hum ?...) a été la parfaite unité de commandement. Seulement, comme le temps pressait, pour aller plus vite, on ne s'était pas contenté d'une « unité » de commandement...et on en avait ajouté plusieurs.... Ce qui ne tarda pas à donner les remarquables résultats que tout le monde a pu apprécier...

---

Par contre, pour ce qui est du commandement, il y eut enfin – et il n'était que temps ! – un commandant de gendarmerie qui en avait une haute idée du commandement, et qui savait la mettre en pratique, lui !

Il est vrai qu'un commandant, si ça ne commandait pas, je vous demande un peu ce que ça pourrait bien faire ?

Or celui-là commandait. Et comme il trouvait qu'il y avait trop de civils sur le plateau du phare, il les fit déguerpir sans aménité. Comme nous insistions *pour faire notre métier qui consiste « à voir et à écrire ce que nous avons vu »*, il nous répondit avec son plus aimable sourire (un sourire en dents de loup) :

- Je m'en f...des journalistes, circulez comme les autres !

Après tout, son métier, à lui, consistait peut-être à nous empêcher de voir....ce qu'il ne fallait pas écrire !

---

Et dans la foule, que de perles à ramasser !

- D'abord, disait quelqu'un, pourquoi est-il resté devant Biarritz, ce bateau ?
  - Comment ? répondit, une vieille demoiselle bien renseignée, vous ne savez pas qu'il y a le typhus à bord ? Le capitaine est mourant et six hommes sont déjà morts !
- 

Nous formons un petit groupe au bord du plateau. Quelqu'un raconte devant un tout jeune enfant blond et charmant qu'il y a sur l'épave deux femmes et un enfant. Et le blondinet d'ajouter :

- Pis y a aussi des toutous, ze les ai entendus faire ouah ! ouah !

Une heure après, dans la foule, un monsieur important déclarait fermement :

- Et puis ils ont aussi à bord une meute de chasse que le Prince de Galles envoyait à Biarritz...

Et dire qu'on écrit aussi l'Histoire, sans doute, de cette façon !

---

Mais le plus beau mot est celui de cette brave femme arrivant essoufflée au Phare quelques instants après le sauvetage :

- C'est fini, lui dit quelqu'un, ils sont tous sauvés.
  - Oh ! quel malheur...moi qui aurais tant voulu voir ça !
-

## Une lettre du Capitaine

30 Janvier 1930

« En mon nom et au nom de mon équipage, je tiens à remercier tous les bienveillants amis et tous les sauveteurs volontaires qui ont concouru à notre sauvetage du steamer « Knebworth », spécialement le pilote et le patron du bateau pêcheur qui sont venus à notre secours, avec les plus grandes difficultés sur leur petit bateau. Je tiens aussi à remercier tous ceux qui nous ont fait un si réconfortant accueil, autant à Biarritz qu'à Saint-Jean-de-Luz ».

J. SCHAFIELD  
Capitaine du défunt s/s Knebworth

Ces remerciements et cette pensée du maitre à bord à son « défunt » navire Knebworth sont vraiment touchants.

Le capitaine et l'équipage, transportés à Bayonne pour déposer devant M. Schoedelin, consul de Grande-Bretagne, vont être ensuite rapatriés.

Biarritz, jadis – Janvier 2023

